

Débat avec Jean Gadrey à propos de la productivité **Notes sur « Une autre relance est possible » de Jean Gadrey**

Jean-Marie Harribey

3 février 2009

<https://blogs.alternatives-economiques.fr/harribey/2009/02/05/debat-avec-jean-gadrey-a-propos-de-la-productivite>

Jean Gadrey a mis sur son [blog](#) un article très intéressant intitulé « Une autre relance est possible ! ». Mais ce texte soulève un point qui mérite discussion. Une autre économie est possible. Pour savoir si une « autre relance » est possible, il faut décortiquer la relation entre quatre variables : croissance de la production, productivité horaire du travail, nombre d'emplois et durée individuelle du travail.

Jean Gadrey écrit : « Ce qui détermine l'emploi, ce n'est pas le couple croissance/productivité (parce qu'il ne mesure pas l'essentiel des changements en cours et à venir), c'est d'abord la valeur ajoutée et son contenu en travail. » Or il me semble que ce que réfute Jean Gadrey est strictement équivalent à ce qu'il propose. En effet, la croissance de la production est mesurée par la valeur ajoutée supplémentaire et le contenu en travail de la production est l'inverse mathématique de la productivité horaire (ou bien le contenu en emplois de la production est l'inverse de la productivité par tête).

D'ailleurs Jean Gadrey confirme cela indirectement en disant à juste titre que la hausse de la productivité est synonyme de diminution de la valeur ajoutée et de la quantité de travail par unité produite (ce qui est logique puisque valeur et travail sont liés). Mais ce n'est pas cela qui invalide la notion de productivité, car au sens strict ne figure au numérateur du rapport productivité du travail que la *valeur ajoutée nette*, dont sont exclus les consommations intermédiaires et l'usure des équipements.

Si, demain, on réussit à remplacer des productions polluantes par des productions propres, comme les nomme justement Jean Gadrey, et si on mesure la productivité du travail, on constatera sans doute une augmentation de la quantité de travail nécessaire pour produire proprement, et il n'y aura diminution de la productivité que si l'augmentation de la quantité de travail (au dénominateur) n'est pas compensée par la hausse de la valeur ajoutée (au numérateur). Mais, de toute façon, la manière de mesurer la productivité du travail ne changera pas, et cela conformément à la définition que reprend avec raison à son compte Jean Gadrey lui-même.

Le problème est ailleurs. Il faut trouver un (ou des) indicateur(s) qui mesure(nt) autre chose que la productivité : ainsi, la qualité du produit, son utilité sa durabilité, son empreinte écologique, etc. Mais vouloir intégrer dans la productivité, donc dans la valeur ajoutée (puisque celle-ci est au numérateur) mesurée monétairement, l'utilité ou la qualité, c'est retomber dans la confusion entre valeur d'usage et valeur d'échange, irréductibles l'une à l'autre, incommensurables entre elles.

Nous avons ce débat depuis le début de FAIR entre nous et j'ai ce débat avec Jean Gadrey depuis longtemps. J'ai plaidé (jusqu'ici en vain, voir mon texte de l'an dernier « Quand le sage montre la lune, le fou regarde le doigt », <http://harribey.u-bordeaux.fr/travaux/valeur/lune.pdf>) pour qu'on ouvre cette discussion afin d'être en position de moindre faiblesse vis-à-vis des Fitoussi-Stiglitz-Sen qui sont imperméables à cette discussion théorique, nourris qu'ils ont été à la mamelle néo-classique.

Cela dit, je partage évidemment la problématique générale de Jean Gadrey sur la transformation qualitative de nos modèles de production et de consommation et sur la diminution des inégalités. Je suis aussi d'accord avec lui quand il dit que « cela n'a aucune raison de réduire la valeur ajoutée globale et l'emploi, bien au contraire ». C'est un argument que j'ai développé face aux partisans de la décroissance du PIB : on ne peut savoir à l'avance si une plus grande qualité de la production se traduira par une moindre ou une plus grande « valeur ajoutée » monétaire. Tout dépendra de l'évolution de la relation entre les quatre variables énumérées ci-dessus (relation toujours vraie puisque c'est une égalité comptable). Et, dans cette évolution, la réduction du temps de travail joue un rôle clé à plusieurs titres : d'abord pour créer un écart entre l'évolution de la production et celle de la productivité, ce qui rend possible la création d'emplois ; ensuite pour transformer progressivement la conception du bien-être. Mais, attention, n'en concluons pas comme Stiglitz qu'il faut introduire le temps libéré dans le PIB : cela n'a strictement aucun sens (voir mon texte « La richesse du loisir n'est pas de la valeur », <http://harribey.u-bordeaux.fr/travaux/valeur/loisir.pdf>).

Jean Gadrey écrit qu'un débat existe à gauche entre « ceux qui pensent qu'il faut très vite relancer la croissance (qu'ils qualifient de « verte », crise écologique oblige), et ceux qui estiment qu'il faut « profiter de la crise » pour en finir avec le culte de la croissance et proposer une autre vision du progrès ». Je pense comme lui, mais j'ajoute qu'à l'intérieur de la deuxième catégorie, il y a aussi un débat entre ceux qui font de la croissance quelque chose qui surplombe tout et ceux qui la font procéder du système capitaliste, avec un rapport social bien particulier et une idéologie tout aussi particulière dont la conception du bien-être est une composante essentielle. Donc, ne renversons pas trop le sens de la causalité, même si tout est dans tout et réciproquement. L'enjeu est de sortir du capitalisme, pas seulement de la croissance.

Éléments de réponse le 10 février, Jean Gadrey

Poursuite de la discussion 10 février JMH

JMH. Une autre économie est possible. Pour savoir si une « autre relance » est possible, il faut décortiquer la relation entre quatre variables : croissance de la production, productivité horaire du travail, nombre d'emplois et durée individuelle du travail.

Jean Gadrey écrit : « Ce qui détermine l'emploi, ce n'est pas le couple croissance/productivité (parce qu'il ne mesure pas l'essentiel des changements en cours et à venir), c'est d'abord la valeur ajoutée et son contenu en travail. » Ce que réfute Jean Gadrey est strictement équivalent à ce qu'il propose. En effet, la croissance de la production est mesurée par la valeur ajoutée supplémentaire et le contenu en travail de la production est l'inverse mathématique de la productivité horaire (ou bien le contenu en emplois de la production est l'inverse de la productivité par tête).

JG : on peut certes continuer à utiliser cette équation comptable liant croissance, gains de productivité, emploi et durée du travail, on ne dira rien de faux. Par exemple on dira : à durée du travail moyenne inchangée, si la productivité horaire du travail (mesurée) augmente de 1 %, on ne peut ajouter des emplois que si la croissance (mesurée) progresse de plus de 1 %. Cela ne peut pas être faux, vu que la productivité **mesurée** est le quotient de la production **mesurée** par le temps de travail. C'est à peu près aussi imparable que de dire, *Jean se moque de cette « imparabilité » mais c'est pourtant ce qu'il écrivait et qui est juste*, par exemple : pour que le taux de chômage **officiel** diminue, il faut que le nombre de chômeurs **officiels** augmente moins vite que le nombre d'actifs **officiels**. Mais si l'on parvient à ce résultat par la radiation accélérée des chômeurs, sans aucune amélioration de la situation réelle des personnes, nous serons tous d'accord pour dire que le calcul passe à côté de l'essentiel, bien qu'il soit formellement juste. Nous critiquerons donc alors non pas la formule, mais le contenu des variables, le mode de comptabilisation du chômage, etc. *C'est juste mais alors pourquoi proposer de changer de formule de calcul ?* Je crois que nous en sommes là avec la croissance et les gains de productivité. Les naturaliser comme s'il s'agissait de mesures techniquement neutres n'est pas (plus) possible et je sais bien que tel n'est pas ce que fait Jean-Marie. Mais d'autres économistes le font pour lui. *Personne ne naturalise le calcul du chômage, en revanche, c'est le chômage qui est naturalisé (taux de chômage naturel).*

Lorsque j'écris que ce qui détermine(ra) l'emploi n'est pas (d'abord) le couple croissance/productivité, je dis très précisément que, si les gains de qualité et de durabilité deviennent de grands gisements de valeur ajoutée, ces gains qualitatifs ne seront pas enregistrés comme tels dans les chiffres des gains de productivité et de croissance des « volumes sans qualité ». Ces derniers chiffres passeront à côté de tout ce qui compte(ra) le plus, et en réalité on ne retrouvera ces gains de durabilité que comme... des pertes (de productivité) et comme des déficits de croissance potentielle, ce qui serait politiquement détestable. Si on remplace de la production productiviste et polluante de blé par de la production bio, sans croissance des quantités, et qu'il faut en moyenne (chiffre arbitraire) deux fois plus d'heures de travail pour une tonne de blé bio, la mesure (actuelle) de l'évolution de la productivité affichera une division par deux, celle du volume de travail une multiplication par deux, pour une croissance zéro de la production (puisque la progression de la qualité n'est pas comptée). *C'est exactement ce que je dis et ce qui est étonnant est que Jean n'en conclue pas à l'impossibilité d'introduire la qualité dans une mesure quantitative.*

Mais, en continuant à écrire que, dans cette « bifurcation durable », la productivité a été divisée par deux, ce que semble faire Jean-Marie (sauf erreur de ma part *pas d'erreur*) on induit les gens en erreur car il n'y a de gains ou pertes de productivité que si l'on compare deux processus de production de « la même chose ». Appliquer ici les raisonnements classiques revient donc à faire le jeu de l'adversaire qui refuse obstinément d'admettre que les produits « propres » ne sont pas « la même chose » que les produits « sales ». Il nous faut donc refuser de les suivre. *Les produits, d'accord, mais voir plus loin mon histoire des cercles.*

Nous devons faire de l'éducation populaire au changement de paradigme économique et social. Je pense pour ma part que, pour changer de paradigme, il faut « faire campagne » sur le fait que la croissance mesurée et donc la productivité mesurée permettent de moins en moins de comprendre ce qui se passe et ce qui va se passer dans de nombreux secteurs et globalement, notamment sous l'angle fondamental de l'emploi dans une perspective de durabilité. *Voir plus loin les cercles.*

Ce point de vue est totalement indépendant d'une autre question (également évoquée par Jean-Marie) : peut-on proposer et faut-il des mesures de PIB, de croissance et donc de productivité « corrigées » évitant de passer à côté de l'essentiel ? Je réserve cette question (à laquelle Jean-Marie répond négativement) pour plus tard, d'une part par manque cruel de temps, d'autre part parce que je la crois secondaire par rapport à la question principale pour moi. Nous devons refuser les analyses de croissance et de gains de productivité (tels qu'on les calcule aujourd'hui) dans la grande bifurcation vers la durabilité écologique et sociale, car **lorsqu'on change de modèle économique, on change aussi de produits et de processus et donc on n'a plus d'équivalence entre les anciens et les nouveaux biens et services**, même s'ils se ressemblent « vus de l'extérieur ». La valeur d'usage d'un kWh sale est apparemment la même que celle d'un kWh propre si on se limite à l'énergie fournie à l'utilisateur, mais elle est très différente si l'on raisonne en **valeur d'usage durable**, avec toutes les caractéristiques et externalités « utiles » ou « néfastes ». Nous devons nous désintoxiquer des termes de croissance et de gains de productivité et ne plus les employer que pour des raisonnements partiels où ils peuvent conserver leur sens, par exemple pour dire : dans la production d'électricité d'origine éolienne, on peut s'attendre à de (vrais) gains de productivité à l'avenir, rendant cette énergie plus abordable, etc. En effet, dans ce cas, on compare des choses comparables en qualités (sauf si l'on passe à de nouvelles générations d'éoliennes produites dans de meilleures conditions écologiques). *Jean veut à tout prix passer de la valeur d'usage qualitative à ce qui est d'un autre ordre et réciproquement. Mon point de vue est qu'Aristote a raison, sur ce point, contre Jean.*

Il y aura d'autant plus besoin de nouveaux indicateurs de développement humain durable que vont s'effondrer la signification et l'intérêt de nos vieux indicateurs purement quantitatifs, en tout cas à l'échelle sociale ou macro-économique, dans une période de grande transformation. *Là on est d'accord : d'autres indicateurs à côté des indicateurs monétaires qui ne peuvent donner plus que ce qu'ils sont.*

D'ailleurs Jean Gadrey confirme cela indirectement en disant à juste titre que la hausse de la productivité est synonyme de diminution de la valeur ajoutée et de la quantité de travail par unité produite (ce qui est logique puisque valeur et travail sont liés). Mais ce n'est pas cela qui invalide la notion de productivité, car au sens strict ne figure au numérateur du rapport

productivité du travail la valeur ajoutée nette, dont sont exclus les consommations intermédiaires et l'usure des équipements.

Je ne crois pas que cela soit juste, mais je vais ici être un peu plus technique. Ce qui invalide selon moi les mesures actuelles des GAINS DE PRODUCTIVITE ne tient pas du tout au fait que la productivité « instantanée » soit définie comme rapport de la valeur ajoutée (nette) au travail, mais au fait que, pour mesurer LES GAINS DE PRODUCTIVITÉ AU COURS DU TEMPS, on fasse comme s'il n'y avait pas ou peu de changement de qualité des produits. Cela a pu être vrai assez longtemps en moyenne (bien que...), mais cela deviendra radicalement faux en cas de bifurcation majeure du système vers la durabilité multidimensionnelle. C'est cela qui invalide ces calculs. *Ce problème est aussi ancien que la mesure. Il n'a strictement rien à voir avec nos problèmes écologiques ou sociaux actuels. Ceux-ci sont l'occasion où ils nous apparaissent aujourd'hui mais il existaient à propos d'autres productions hier. L'effet qualité est un souci ancien des statisticiens qui ne savent pas le résoudre parce qu'eux aussi n'ont jamais réussi à tracer la frontière entre le quantitatif et le qualitatif. Il n'y a qu'à voir leurs différentes méthodes (hédoniques ou autres...)*

Si, demain, on réussit à remplacer des productions polluantes par des productions propres, comme les nomme justement Jean Gadrey, et si on mesure la productivité du travail, on constatera sans doute une augmentation de la quantité de travail nécessaire pour produire proprement, et il n'y aura diminution de la productivité que si l'augmentation de la quantité de travail (au dénominateur) n'est pas compensée par la hausse de la valeur ajoutée (au numérateur). Mais, de toute façon, la manière de mesurer la productivité du travail ne changera pas, et cela conformément à la définition que reprend avec raison à son compte Jean Gadrey lui-même.

Pas tout à fait d'accord non plus avec la dernière phrase. Comme je l'ai écrit, même en restant à l'intérieur du concept de gains de productivité, il signifie moins de temps de travail pour produire LES MÊMES VALEURS D'USAGE. Or le fond du problème est de faire admettre par de nouvelles conventions sociales (et peut-être de mesure), qu'une unité de produit propre n'est pas la même valeur d'usage qu'une unité apparemment semblable de produit pollué ou polluant. *Evidemment, mais, je le répète, cela est autre chose que la productivité.* Le débat doit donc être déplacé du côté des qualités qui font une valeur d'usage durable, d'où pourraient découler de nouvelles notions de pouvoir d'achat durable, de prix durables, etc. *Voir la remarque ci-dessous concernant la valeur ajoutée et sa répartition.* Je n'y vois pas forcément très clair, c'est très nouveau, mais le changement de paradigme auquel nous aspirons passe aussi par là.

Le problème est ailleurs. Il faut trouver un (ou des) indicateur(s) qui mesure(ent) autre chose que la productivité : ainsi, la qualité du produit, son utilité sa durabilité, son empreinte écologique, etc.

100 % d'accord. Mais il faut alors savoir quel est l'usage résiduel raisonnable que l'on fait de la croissance et de la productivité « sans qualité », qui sont aujourd'hui des indicateurs poussant au productivisme aveugle et insoutenable. *Les indicateurs ne poussent à rien hors sol, c'est le système qui pousse à cela, les représentations légitiment et renforcent le système en participant à sa reproduction ; ne renversons pas les choses.* Y compris dans les services publics, l'éducation, la santé, etc. *Le sujet abordé dans cet alinéa est le problème de la valeur ajoutée monétaire qui est ensuite répartie en revenus. Et il vaut mieux que ces revenus*

puissent ensuite acheter des produits propres que sales. Mais le problème de l'évaluation monétaire et de la répartition restent entiers et disjoints de la qualité, laquelle je le répète relève d'un autre registre, celui du choix politique et social de produire autrement.

Mais vouloir intégrer dans la productivité, donc dans la valeur ajoutée (puisque celle-ci est au numérateur) mesurée monétairement, l'utilité ou la qualité, c'est retomber dans la confusion entre valeur d'usage et valeur d'échange, irréductibles l'une à l'autre, incommensurables entre elles.

Peut-être, peut-être pas, c'est à voir en tenant compte de ce que je viens d'esquisser sur la transformation de la notion de valeur d'usage, qui ne peut plus rester ce qu'elle était. Mais ce sera pour un peu plus tard. Il n'est de toute façon pas question de confondre valeur d'usage et valeur d'échange. *On ne changera pas le **concept** de valeur d'usage ; on changera le type de produits qui constitueront les valeurs d'usage disponibles. Je n'arrive pas m'expliquer cette confusion entre le contenant et le contenu. Pour prendre comme Jean une analogie et comme il est mathématicien : Imaginons que les gros cercles soient vilains et qu'on décide de dessiner des petits cercles (imaginez ensuite de remplacer cercles par produits), est-ce qu'on changerait le concept de cercle ? Non, on changerait la taille, la couleur, etc., des cercles mais pas le concept.*

Amicalement et merci. JM

Encore merci à Jean-Marie, tout cela aide.